

Congo belge

Le dernier tabou

Nous n'en avons pas fini avec l'époque coloniale. Les esprits s'échauffent, les mémoires s'affrontent et les vieux mythes vacillent. Et pendant ce temps-là, notre période noire fait encore des victimes.

Texte:
Jean-Laurent
Van Lint

Dans Congo, une histoire, formidable succès de librairie en 2012, l'écrivain belge David Van Reybrouck décrit l'arrivée du voyageur arrivant dans notre ancienne colonie par voie de mer. Plusieurs jours avant qu'il n'y accoste, l'océan se teinte progressivement de nuances terrestres, jusqu'à devenir opaque, terni par le flot brunâtre des alluvions vomies par un fleuve formidable, à mille kilomètres de là. Bien au-delà de ses frontières, qui ne sont même pas encore officiellement entérinées en cette année 1885, le Congo déborde littéralement dans la mer. Une masse noire, infinie, grouillante et terrifiante.

Pour les contingents de baroudeurs qui y patage-
ront, envoyés par Léopold II comme premiers
agents de "son" État indépendant (EIC), l'Afrique
est, comme le dira l'un d'eux, un "continent

d'épouvante". Les maladies qui y pullulent en déci-
meront un sur trois. Quant aux créatures qui le
peuplent... Les petits écoliers restés au pays, qui ne
peuvent encore que rêver à de telles aventures, fré-
missent à la lecture du Grand dictionnaire uni-

→ versel du XIXe siècle de Pierre Larousse. À l'article
"Nègre", ils découvrent qu'"échauffé, il se dégage de sa
peau une exsudation huileuse et noirâtre qui tache le
linge et répand une odeur désagréable". Des lois sont
édictees, censées les protéger. Mais pas l'esprit de
l'époque. Les théories raciales ne les considèrent pas
tout à fait comme des hommes. Pour les inciter à tra-
vailler, ou parce qu'ils n'y consentent pas, la logique
économique justifie donc des traitements inhumains.

En 1950, dans son discours sur la colonisation, Aimé Césaire écrira qu'il "*faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à déciviliser le colonisateur...*" Mais nous n'y sommes pas encore. Nous sommes en 1908 et cette terre, par endroits trempée de sang et de sueur, passe des mains de Léopold II à celles de l'État belge. L'homme blanc veut désormais un terrain plus solide. Il s'agit d'y bâtir des villes et des hôpitaux en béton, des routes en dur. Les indigènes y auront leur place, mais il s'agit aussi d'affermir leur caractère. "*Les races congolaises étant sujettes à une paresse physique qui semble incurable, il convient de leur enseigner l'importance et les avantages du travail*", prévient Charles Woeste, l'un des leaders du Parti Catholique. L'année 1960 marquera abruptement la fin de l'hypothèque belge sur le Congo. Les derniers colons devaient finalement quitter le pays bien plus rapidement que les premiers n'y étaient arrivés. Mais sans se salir, eux, avec le sentiment du devoir civilisateur accompli, dans leur costume colonial immaculé. Sans excuses, sans rancune. Ces Noirs, que lors de l'Expo 58 de Bruxelles on exposait encore comme des singes dans un "village africain", alors qu'à l'assemblée nationale française siégeaient depuis déjà des décennies des députés d'origine africaine, se débrouilleraient tout seuls.

Voilà pour notre récit colonial. Ou du moins la version qui semble s'imposer aujourd'hui, à mesure que le Congo des Belges déborde de son époque, comme une autre étendue vaseuse. Près de soixante ans après s'en être retirée, la Belgique y est toujours enlisée. Et la souillure s'étend: ce sont les jets de peintures rouges projetés à l'occasion sur les statues de Léopold II; ce sont les pancartes "regrettant les nombreuses victimes" (à Gand) ou les photos (à Mons) déposées cet été aux pieds de monuments pour rappeler la pratique des "mains coupées" dans l'EIC; ce sont les appels, de plus en plus fréquents, à débaptiser les rues dont les noms glorifient notre passé colonial.

**"S'agissant des Congolais,
la société belge a toujours
eu très peur des
débordements."**

Un racisme jamais démenti

Patricia Van Schuylenbergh nous accueille au Musée royal de l'Afrique centrale à Tervueren, qui reçoit de plus en plus de requêtes de communes ignorant quoi faire des statues datant de l'époque coloniale. Les déboulonner? Ce serait commode. Déjà à l'époque, le cortège funéraire de Léopold II avait été sifflé. Mais la chef du service Histoire et Politique défend une version quelque peu plus nuancée de notre histoire congolaise. *“Ces statues font parties de l'espace public et de l'histoire commune. Léopold II n'est pas populaire. Mais sa vie et son règne ne doivent pas se confondre uniquement avec le Congo. Le cas est quand même plus complexe que celui du général Lee, intimement lié au Sud raciste, dont les statues ont été enlevées cet été aux États-Unis.”*

Une place Lumumba à Ixelles? Réserver une place dans l'espace public pour de nouveaux modèles moraux ou politiques, notamment pour les communautés d'origine étrangères? Pourquoi pas. À Londres, depuis 2015, la statue de Gandhi trône face au Parlement britannique. Mais, à l'image de son institution qui proposera une toute nouvelle muséographie à l'été 2018 et s'attribuera un rôle social plus important, c'est en fait toute cette période de l'histoire qu'il faudrait décoloniser. *“Si nous n'y parvenons pas, la colonisation servira d'étendard à des logiques identitaires qui la dépassent en fait largement. Ces dernières années, grâce à Internet et aux réseaux sociaux, les documents circulent, les idées se partagent et les revendications se recourent. On voit aujourd'hui des mouvements regroupant désormais plusieurs nationalités africaines, également maghrébines, revendiquer la parole. C'est le signe d'un malaise que le politique n'a pas encore suffisamment pris en compte.”*

On verra ce que la proposition de mettre sur pied d'une équipe de recherche internationale et indépendante sur le sujet, lancée par Écolo et le SP.A, pourra éventuellement dégager comme initiatives concrètes. En attendant, la vieille garde coloniale ne se rend pas. Certes, il n'y a plus aucun contemporain de l'EIC vivant dont les rêves seraient peuplés de coups de chicotte et de huttes incendiées. Mais la relève léopoldiste veille: gare à toucher à la figure de Léopold II. Quant à la défense de l'œuvre civilisatrice du Congo belge, à partir de 1908, elle continue à agiter les tribunes de presse, les réseaux sociaux et les forums de discussion consacrés à la colonisation chaque fois que le thème ressurgit. Même si certaines associations coloniales font preuve de beaucoup plus d'ouverture que par le passé, certaines s'arc-boutent encore sur des justifications surannées.

L'Afrique avant nous? Ce n'étaient que luttes tribales et orgies cannibales. Du moins quand les populations indigènes avaient encore le loisir de s'adonner à ces passe-temps, pourvu qu'elles aient échappé aux maladies ou à l'esclavagisme arabe. Dénoncer la colonisation reviendrait naïvement à adhérer au mythe du bon sauvage. *“Je peux comprendre que les anciens colons, même les plus conservateurs, défendent leur utilité là-bas”,* poursuit Patricia Van Schuylenbergh. *“Il faut scinder les périodes de l'EIC et du Congo belge proprement dit, car les pratiques sont bien différentes. Le Congo, juste avant son indépendance, affichait le taux de mortalité infantile le plus bas de toutes les colonies et les principales maladies y étaient éradiquées.”*

Sauf qu'au Congo, d'une époque à l'autre, le racisme ne s'est jamais démenti. Le mur entre colons belges et indigènes y a peut-être même été plus épais

qu'ailleurs. Pourquoi la Belgique a-t-elle fait si peu pour former une élite africaine? *“La période entourant la première guerre mondiale a été déterminante. Les champs de bataille ont permis aux soldats noirs et blancs de partager les mêmes souffrances, des failles se sont ouvertes. Mais, après, très vite, il s'est agi de moraliser à nouveau la société, de rigidifier les rapports sociaux, en particulier au Congo belge, et de resserrer les boulons pour affirmer une nouvelle autorité. En fait, s'agissant des Congolais, la société belge a toujours eu très peur des débordements.”* En prenant les détours de la mémoire et de la mauvaise conscience cette fois, cette peur nous a rattrapés. ✖

Congo S.A.

Quel argument démonte à coup sûr l'accusation de génocide pesant encore aujourd'hui sur la personne de Léopold II? Le capitalisme. Comment expliquer que certaines régions de l'EIC aient pu devenir un véritable enfer sur terre? Le capitalisme. Pour assurer les récoltes de caoutchouc et la collecte de l'ivoire, le roi et son administration avaient un besoin crucial de main-d'œuvre. Elle n'avait donc aucune intention de décliner jusqu'au dernier les populations indigènes.

D'autant que l'EIC est moins un véritable état qu'une entreprise multinationale dont le siège serait basé à Bruxelles. Ses territoires sont soumis à l'exploitation de compagnies privées, sans réels droits politiques réellement accordés à ses populations. Un terrain de jeu rêvé pour déployer l'idéal capitaliste du profit sans entrave. Et la porte ouverte à de nombreux crimes contre l'humanité, sous forme de massacre de masse et de mises au travail forcé. Et s'il est encore utile de méditer sur cette période noire, c'est peut-être parce qu'elle n'est pas si différente de la nôtre. Aujourd'hui encore, notre quête de croissance peut nous faire oublier ses origines douteuses. Aujourd'hui encore, capitalisme débridé et inhumanité vont toujours de pair. Dans une récente étude, l'Harvard Business School révélait que l'esclavage, sous ses formes modernes, n'avait jamais été aussi lucratif.

Léopold II dans ses œuvres

Le débat public autour de la personne du roi pharaon fait toujours rage. Mais il n'avance pas. La recherche, elle, a pourtant beaucoup progressé concernant son action réelle au Congo, entre idéaux humanitaires et tentations prédatrices.

Pierre-Luc Plasman
Historien

D'un côté, les "dix millions de morts", les mains coupées, les accusations de génocide. De l'autre, la glorieuse mémoire d'un roi bâtisseur œuvrant à la splendeur du pays. Entre ces deux visions irrécconciliables, les positions ne bougent plus depuis des années. "Pour-

tant, même si la période de l'État indépendant du Congo, possession personnelle de Léopold II, est restée en friche pendant longtemps, de nouvelles thèses sur le sujet ont été lancées récemment dans toutes les universités du pays", nous explique Pierre-Luc Plasman, historien de l'UCL qui s'apprête justement à publier la sienne, dans une version accessible au grand public.

Le chiffre de dix millions de morts sous le règne de Léopold II au Congo est encore largement débattu. A-t-on plus de précision sur le nombre de victimes congolaises durant les premiers temps de la colonisation?

PIERRE-LUC PLASMAN – Récemment, l'historien et démographe Jean-Paul Sanderson a démonté ce chiffre. Son modèle, le plus réaliste à ce jour, montre que dans les années 30, le Congo affichait un "déficit" de population de cinq millions. Ce qui ne veut pas encore dire que tous ces gens auraient été massacrés sciemment. Bien sûr, l'exploitation du caoutchouc, mais aussi de

l'ivoire, a prélevé un lourd tribut. Directement, du fait des violences dans les régions concernées, mais aussi à cause de la mortalité infantile, de la baisse de la natalité ou d'autres facteurs comme les épidémies vénériennes. Cela ne disculpe en rien les massacres ou le système des mains coupées. Il s'agit juste de rendre aux choses leurs justes proportions. Sauf que quand vous évoquez un chiffre inférieur à dix millions de morts sur les réseaux sociaux, aujourd'hui vous vous faites traiter de négationniste...

Les massacres commis par des Belges, eux, ne sont plus contestés...

Leur réalité est indéniable. On peut d'ailleurs en lire le récit dans les administrations congolaise ou royale ou la presse belge, qui s'indignent déjà à l'époque: des populations civiles, non armées, sont massacrées sous prétexte d'un manque d'ardeur au travail. L'arbitraire règne, des villages entiers sont détruits ou pris en otage, on y tue vieillards et enfants, on y exploite les femmes sexuellement.

Qui sont les premiers responsables de ces tueries?

Parmi beaucoup d'autres, des noms tels que Léon-Victor Fiévez, l'instigateur du système des mains coupées instauré pour prouver que chaque cartouche tirée avait utilement "servi", ou Hubert Lothaire sont connus. À eux deux, ils vont mettre le bassin de la Mongala à feu et à sang. Ce qui est intéressant, c'est que dans le cas de Lothaire, après avoir servi dans l'administration, comme Fiévez, il devient directeur d'exploitation de l'Anversoise. Cette société privée détient des concessions d'exploitation du caoutchouc et de l'ivoire, mais elle bénéficie aussi d'un droit de police, dont elle abusera. L'administration de l'EIC n'a donc pas le monopole de la violence, il y a aussi une violence privée. Je me suis intéressé à ces commissaires de districts et ces directeurs d'exploitation de sociétés commerciales. Ils sont en général d'extraction assez

modeste, mais deviennent des potentats en Afrique, occupant des positions absolues où eux seuls définissent le bien et le mal. Il ne s'agit pas de psychopathes, leurs comportements correspondent aux phénomènes de brutalisation de gens ordinaires étudiés lors des conflits du 20^e siècle. Dans le cas du lieutenant Édouard Tilkens, par exemple, poursuivi par la justice congolaise, on peut même établir un rapprochement avec Adolf Eichmann: pour sa défense, il dit qu'il n'a fait qu'obéir aux ordres.

Mais d'où venaient ces ordres?

Le lieutenant Tilkens parlait d'ordres directs de ses supérieurs sur place, pas de directives de Bruxelles. Et c'est bien toute l'ambiguïté du système. Ce que je vais dire ne va pas plaire dans le contexte actuel, mais de nombreuses initiatives gouvernementales, ainsi que des actions directes de Léopold II ont tenté d'arrêter les massacres d'indigènes. L'administration du roi, par exemple, a très peur de ses colères quand il a vent de nouvelles atrocités commises dans sa colonie. En 1897, il rédige d'ailleurs une très longue lettre sur la mission civilisatrice des agents. C'est une lettre de quatre pages, qui sera photocopiée à des centaines d'exemplaires. Ce qui est remarquable, c'est que l'écriture du roi est d'ordinaire indéchiffrable. Mais là, il fait des efforts, il soigne la calligraphie. Il veut manifestement marquer le coup.

Léopold II, voulait sa part du "magnifique gâteau africain", selon ses propres mots. Il était aussi sincère quand il disait poursuivre une mission civilisatrice en Afrique et libérer ses habitants de l'esclavagisme arabe?

Au risque de me faire encore incendier, mais par d'autres, cette fois, Léopold II n'était pas un grand philanthrope. Il agit par opportunisme politique. Et l'opportunité, elle se présente au Congo. Dans l'esprit particulier du XIXe, la dimension civilisatrice et la perspective de → profit se rejoignent. C'est le paradigme des trois C: Civiliser, c'est-à-dire établir les standards européens, dans l'esprit de ce que Rudyard Kipling appelait "le fardeau de l'homme blanc", Commercer et Christianiser. Au Congo, la protection des populations indigènes et l'abolition de l'esclavage sont d'ailleurs consacrées sur le plan législatif.

Pourtant, des agents de l'État ont commis des actes inhumains. Pourquoi le système a-t-il basculé dans l'horreur?

Au départ, le commerce avec les populations indigènes se limite à échanger quelques babioles contre de l'ivoire. Mais, au début des années 1890, les finances du roi souffrent. Les archives montrent d'ailleurs qu'il fait des économies sur tout: le personnel, la qualité du charbon, la lingerie des toilettes, le nombre de jardiniers, etc. Il se plaint même qu'à Laeken les viandes sont désormais de moindre qualité et déplore le manque de sauces. En 1892, Le roi décide d'entrer en confrontation directe avec les sociétés de commerce belges. La récolte intensive du caoutchouc démarre. Les ordres qui partent de Bruxelles sont donc très clairs: il faut mettre le paquet. Et on perçoit très vite le changement des mentalités. Ainsi, en 1891, le secrétaire de l'État du Congo Edmond van Eetvelde écrit au roi que Charles Lemaire, commissaire du district de l'Équateur, se montre trop "zélé" et risque de se mettre les populations à dos. Entendez par là que sa violence pose problème. Or, à peine un an plus tard, le même van Eetvelde fait part de son inquiétude au roi: Lemaire n'en ferait pas assez s'agissant des récoltes!

Quelle est la responsabilité réelle, directe de Léopold II dans ce triptyque "roi blanc - mort noire - caoutchouc rouge"?

Elle réside dans son obsession à maintenir à tout prix les rendements. C'est le cœur du système. Mais c'est un système complexe et pernicieux et le roi y joue un rôle plus ambigu qu'on ne le croit. Bruxelles ordonne les récoltes? Il ne préconise pour autant aucun moyen pour ce faire.

L'EIC proscriit les exactions contre la population, rendant même ces récoltes illégales en soi? Cela n'empêche pas qu'on distribue primes et incitants aux agents, comme autant d'encouragements aux abus, parfois d'ailleurs avec la coopération de certains auxiliaires africains. Léopold II essaye en fait de contrôler les dérapages d'un système qu'il a lui-même voulu et mis en place. Ou tente de changer le système, mais sans renoncer à ses bénéfices. C'est ce que j'appelle le paradoxe léopoldien, cet espace impraticable entre mission civilisatrice et maximalisation des profits.

Cette course au rendement, était-elle dictée par l'appât d'un gain "net" ou plutôt par la nécessité de sauver son rêve colonial, qui prenait parfois des allures de gouffre financier?

Il reste en Belgique quelques mythes tenaces à propos des origines "congolaises" de la fortune royale. En fait, elle n'est principalement pas due au caoutchouc. Le roi a surtout tablé sur la réputation de richesse du Congo. Et c'est là qu'on constate toute son intelligence politique. Sur base de cette réputation, il va faire contracter à l'EIC des emprunts énormes. Et ces emprunts vont servir à financer de grands travaux en Belgique, comme l'arche du Cinquantenaire ou le musée de Tervuren par exemple. Dire que le Congo a financé directement des monuments de prestige ici, c'est un raccourci. Quant à un prétendu jackpot touché par les héritiers de Léopold II, il n'y en a pas non plus. Le roi disait qu'une famille devait être riche pour être puissante et servir le pays. Or, il n'avait que des filles et il ne veut pas que ses avoirs filent dans des mains étrangères. Il va donc s'arranger. Certes, son successeur et neveu, Albert 1er, qu'il détestait, était riche, mais grâce à la fortune de son père Philippe, comte de Flandre. Quant à l'argent du Congo, c'est l'État belge qui le récupérera. La Belgique, qu'il voulait grande et belle, sera sa véritable héritière. ✕

LÉOPOLD II, potentat congolais, L'action royale face à la violence coloniale, Pierre-Luc Plasman, à paraître chez Racine cet automne.

Le roi a tenté de corriger le système qu'il avait mis en place. Mais sans renoncer à son obsession du profit.

“Anne, c’est mon prénom d’esclave”

“Y’a trop de noirs”, “calme le nègre”, “quartier de singes”. Ce n’est pas de la haine, même pas de la peur. Juste du mépris et de la condescendance. Ce sont les traces invisibles du colonialisme.

Texte:
Catherine
Ernens

Moi, je trouvais normal d’être chef d’équipe. Mais ça semble inconcevable pour des Blancs.” Une veste en jeans, des cheveux finement tressés, un magnifique visage parsemé de points de beauté. Anne Wetsi Mpoma, historienne de l’art, est ambitieuse. Mais elle est Noire.

Elle est née ici, de parents congolais. Elle a deux prénoms. Pour sa mère, elle était juste Anne. Elle-même préfère Wetsi. “Anne c’est mon prénom chrétien, mon prénom d’esclave. Wetsi, c’est mon prénom congolais”, explique-t-elle. “Enfant, on a été traités comme des blancs. Nos ancêtres étaient les Gaulois, et rien d’autre. Puis, un jour, on rentre dans la vie adulte, on cherche un job, un appartement. Et on se rend compte qu’on est Noir.” La désillusion commence. Anne en rit avec ses copines. Que faire d’autre? Quand elle appelle un propriétaire pour visiter un logement, elle dit d’emblée: vous savez, je suis noire. “Comme ça, on ne prend pas de temps à se faire humilier.”

Anne Wetsi a 41 ans. Elle n’est plus la “petite minette qui se fait draguer par des Blancs qui fantasment”. Elle rapporte des expériences pénibles. “Disons qu’ils attendent de moi un certain type de comportement...”, dit-elle pudiquement. Quant à trouver du boulot, envoyer son CV... “J’ai un nom qui donne direct →

→ le ton: Mpoma, ce n’est pas Thomas. À 16 ans, une patronne m’a fait savoir que j’étais trop basanée, que

j’allais faire fuir la clientèle. Quand on est Noir, on doit toujours justifier sa place. Tant qu’on est femme d’ouvrage, ça va. Après...” Il s’agit d’un racisme “invisible”, qui ne dit pas son nom et qui échappe à la majorité de la population. Des stéréotypes plus forts que tout, plus forts que nous. Ils sont gentils mais pas très malins. Ils sentent mauvais. Ils ont une sexualité sauvage et débridée. Ils ont le rythme dans la peau, le don du sport, le rire facile, le sens de la famille.

“Durant la période coloniale, il existait un service de propagande qui véhiculait une animalisation des Noirs. Puis, le silence s’est fait et il n’y a eu aucun travail de décolonisation. Ces traces sont donc toujours présentes”, explique Nicolas Rousseau, chargé d’études chez BePax. Il travaille sur les enjeux de la négrophobie. C’est le contrôleur de train qui, en voyant un afrodescendant, commence par lui demander s’il parle français. C’est la conseillère d’une agence pour l’emploi qui reçoit une dame noire (universitaire) et lui annonce qu’elle a une place comme femme de ménage. C’est cette question “Tu viens d’où?” et l’étonnement qui suit quand la réponse est “Bruxelles” ou “Verviers”.

Le Noir reste traité comme inférieur mais, et c’est le paradoxe, il s’en accommode. Depuis 2002, une trentaine de jeunes Belges d’origine congolaise, sont morts après s’être poignardés “entre eux”. Mireille-Theusi Robert a passé près de quinze ans à trouver l’explication à ce phénomène. Ces jeunes ne sont ni des anciens enfants-soldats ni des malades psychiatriques. Ils entretiennent leurs propres stéréotypes. Ils disent qu’ils ne sont pas faibles, toujours en retard, sont polygames, n’ont rien inventé... La société belge leur a injecté sans s’en rendre compte des clichés. Les figures de réussite auxquelles ils peuvent s’identifier sont rares. Ce sont soit des sportifs, soit des artistes, jamais des experts. Ils ont des parents discriminés.

Ils sont pourtant diplômés mais plus souvent au chômage que les Belgo-Belges ou les Belgo-Marocains. Malgré un niveau de qualification plus élevé que la moyenne de la population belge, les afro-descendants font face à un taux de chômage plus élevé que la moyenne nationale. En Belgique, le taux d’emploi s’élève à 39,7% pour les afro-descendants contre 61,9% pour la moyenne nationale. “Tout ce contexte montre aux jeunes qu’ils ne sont pas désirables. Ils finissent par se rejeter eux-mêmes, rejeter ce qu’ils ont de noir en eux”, explique Mireille-Theusi Robert. Pour calmer cette violence, des cours d’histoire ont été donnés aux jeunes pour montrer que “les Noirs ne se promenaient pas tous en peaux de bête avant le colonialisme et pour travailler leur estime d’eux-mêmes.”

“Nos parents ont fait ce qu’ils ont pu, mais eux-mêmes sont des produits de la colonisation. On leur a inculqué que le blanc est le maître”, dit Anne Wetsi. De l’époque coloniale, la jeune femme ne connaît que des bribes, et surtout l’énorme injonction à la soumission qui l’accompagne. “ De temps en temps, ma mère racontait que ses oncles se faisaient fouetter quand ils ne rapportaient pas assez aux blancs. Mais elle le racontait comme quelque chose de normal, sans affect. C’est très bizarre. Si elle m’avait raconté ça en pleurant, j’aurais trouvé ça normal. Ce sont des châtiments corporels qu’une historienne au musée de Tervuren réduit à des réprimandes. C’est insupportable. ”

Elle adorait Bob et Bobette

La mère d’Anne Wetsi a travaillé toute sa vie dans le même supermarché et elle faisait des ménages. Elle élevait seule ses enfants. Un jour, poussée par ses enfants, elle a demandé à devenir caissière. Le patron lui a fait passer un examen d’algèbre. *“Pour l’humilier. Je me souviens qu’elle est revenue en larmes ce soir-là. Elle n’en a plus jamais reparlé. Elle est redevenue souriante, courageuse, allant à l’église tous les dimanches. Le prototype de ce qu’on attendait d’elle”,* rapporte avec émotion Anne Wetsi. Elle, petite, a lu tout Bob et Bobette. Elle adorait. Et puis, un jour, elle a compris qu’elle avait grandi avec l’image du Noir cannibale avec un os dans son nez, qu’elle avait intégré ça comme normal. *“Ce que je reproche aux Blancs, aux Belges, c’est de ne jamais se poser de ques-*

tions sur l’origine de leurs richesses. C’est facile de se dire qu’on n’est pas responsable de ses ancêtres. Mais ces richesses ne sont pas tombées du ciel. Oui, je suis en colère. Oui, j’en ai marre de toute cette hypocrisie.” Anne Wetsi parle de son fils Imany, 4 ans. Elle l’a mis en immersion en néerlandais et lui fait suivre des cours d’anglais. *“ Il ne lui suffira pas d’être bon. Il devra être le meilleur. Je surveille son comportement. Un petit garçon noir un peu fou-fou, on ne lui pardonne pas. Ce n’est pas comme pour un petit blanc. On n’a pas le choix. On doit être des battants. Je suis inquiète pour mon fils. Encore heureux, on n’est pas musulmans. Mais à un moment il faudra regarder les choses en face.”*

La porte d’entrée la plus évidente pour lutter contre la négrophobie, c’est d’affronter le passé colonial, confirme Nicolas Rousseau. Beaucoup d’élèves sortent de leur parcours en n’ayant jamais entendu parler. *“C’est un travail de mémoire avec lequel la Belgique a de grosses difficultés. Beaucoup d’associations d’afro-descendants en sont conscientes. Or le racisme anti-noirs est la dernière question qui préoccupe les associations anti-racisme. Face au père fouettard, au sauvage de Ath, au phénomène black face ou des noirs (folklore bruxellois), on est, au pire, mal à l’aise. Souvent juste hilare. Or ce sont des pratiques racistes qui invisibilisent les noirs.”* Peut-on se contenter de transformer l’Histoire en plaisanterie? Qui peut croire que nous vivons dans un monde neutre? Comme solution, Mireille-Tsheusi Robert ne parle pas de quotas de “Noirs” à l’embauche, mais plutôt d’un travail concret *“sur la discrimination dans les entreprises et dans les administrations publiques.”* Et, enfin, d’une éducation scolaire et populaire sur l’histoire coloniale. ✱

Racisme anti-Noirs, entre méconnaissance et mépris, Mireille-Tsheusi Robert et Nicolas Rousseau, Couleur Livres, 132 p.

Leur niveau de qualification est plus élevé que la moyenne belge, leur taux de chômage aussi.